

Nouveautés

Number 62, May 1986

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/49074ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (print)

1923-5119 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

(1986). Review of [Nouveautés]. *Québec français*, (62), 8–16.

popa moman et le saint homme

Jean-Paul FUGÈRE

Hurtubise-HMH, 1985, 152 p. (Coll. l'Arbre) (8,95 \$)

« Mes enfants m'appellent papa. Jamais je n'aurais osé appeler mon père ainsi. Nous disions popa. Et moman. Dans ce livre, il n'est question ni de mon père, ni de moi, ni de mes enfants, vous pensez bien, mais d'une traversée de l'hiver : tout commence à Noël et se termine à Pâques, si c'est une fin » (Jean-Paul Fugère).

Cette brève présentation reproduite à l'arrière du volume donne un aperçu de l'évolution du roman. Entouré de ses souvenirs, d'un téléviseur, d'un vieux journal et des *Confessions* de saint Augustin (le saint homme), Georges-Aimé Laberge (Popa) vit seul dans son logement de la rue Fabre où il espère écouler paisiblement les derniers jours de sa vie. Cependant ses enfants ne l'entendent pas ainsi ; ils mettront tout en œuvre afin de le convaincre de s'installer dans un « château de l'âge d'or » où il pourrait s'occuper de façon à se rendre au dernier souffle sans avoir vu le temps passer. Mais voilà, il veut le voir passer ; il luttera jusqu'à la fin pour ne pas laisser ses enfants organiser sa vie. Popa attendra à Pâques pour exprimer dans un geste sans équivoque son refus de la nouvelle vie qu'on lui propose, qu'on veut lui imposer. En dernier recours, il décidera d'aller rejoindre Moman dans un endroit où il aura enfin la paix.

Dans ce quatrième roman, Jean-Paul Fugère soulève le problème délicat des personnes âgées souvent laissées à elles-mêmes et qui se retrouvent un jour ou l'autre dans un foyer d'accueil. Le personnage de Popa se veut en quelque sorte le porte-parole de tous ces aînés qui acceptent mal qu'interviennent dans leur vie des changements aussi brusques. L'auteur a choisi d'aborder cette question d'actualité avec un humour pas toujours efficace, qui rend la lecture de ce roman divertissante en nous faisant oublier momentanément le tragique qui se cache derrière une certaine légèreté. À la fin, le rire cède sa place à un sentiment de culpabilité face à ce profond malaise social.

[Jean GUAY]

pile ou face

André ROCHETTE

Leméac, Montréal, 1986, 160 p. (12,95 \$)

Dans son premier roman, André Rochette construit une histoire abracadabrante et follement absurde, mais lamentablement inégale et décevante à mesure que le récit progresse.

Pourtant, les cinq premiers chapitres sont prometteurs à tous points de vue. Après avoir tué son amant avec une statue d'angelot, Chloé, une adolescente héroïnomane, doit entrer dans un réseau de drogue, de vol et de prostitution tout en vivant une relation incestueuse avec son oncle Charle, un écrivain fou et masochiste. Puis, en compagnie de personnages plus qu'insolites, elle se rend en Thaïlande pour retracer un trafic de drogue et d'animaux exotiques. Tenant du roman policier et du récit d'aventures, cette partie reste agréable par son rythme essoufflant, ses revirements dramatiques ou humoristiques très proches du cinéma et de la bande dessinée.

Mais, par la suite, tout se gâte. Dans son enquête, Chloé découvre un monastère zen qui cache un peuple humanoïde dans ses catacombes. Ce paradis souterrain est, en fait, une immense centrale nucléaire que les moines chercheront à anéantir. Ici, le récit s'étire, mélangeant d'indigestes passages philosophiques et mystiques, des messages vaguement anti-nucléaires et des développements lourds et maladroits. L'auteur semble écraser sa fantaisie débridée de la partie précédente sous un chaos de réflexions incompréhensibles qui se multiplient désespérément jusqu'à la finale surprenante mais sans grand intérêt.

En plus, de nombreux passages au style outré parsèment le texte entier : « Ils crachotent, bavent un liquide glaireux qui écume, file de leurs bouches comme du cul d'une araignée en train de tisser sa toile. » On sort sceptique de la lecture de ce casse-tête romanesque dont les morceaux mal imbriqués forment une image plutôt échevelée et incohérente.

[Pierre NADEAU]

comment faire l'amour avec un nègre sans se fatiguer

Dany LAFERRIÈRE

VLB éditeur, Montréal, 1985, 151 p.

Rue Saint-Denis, Montréal. Carré Saint-Louis. Deux hommes se partagent un minable

appartement d'une pièce et demie. Ils sont Nègres, musulmans, aiment le jazz et le sexe. L'un est une sorte de gourou, l'autre devient écrivain.

Le narrateur de ce roman de Laferrière rédige lui aussi un roman, en parallèle, décrivant le « paradis d'un dragueur nègre ». Plutôt des fantasmes qu'un roman, précise-t-il. Il raconte ses désirs, en cherche l'origine. Baise régulièrement en rappelant tous les grands noms du jazz et de la littérature. Il analyse ainsi les rapports entre le Nègre et la Blanche, lesquels ne sont pas des individus, mais plutôt des espèces en relation. Les jeux de force entre Blancs et Noirs sont entièrement revus et corrigés à travers cette rencontre sexuelle.

Le roman est ironique, d'une agréable impertinence. En même temps que des rapports entre hommes et femmes, noirs ou blancs, c'est aussi la critique d'un certain arrivisme intellectuel et d'une culture surfabriquée. Le narrateur, à force de voir déifier les Duras, Bukowski et autres héros de la plume, ne rêve que du jour où quelqu'un aura l'audace de voler son futur livre dans la vitrine d'une librairie. Même qu'à la fin du récit, Laferrière organise dans l'imaginaire de son personnage une rencontre avec Denise Bombardier (« Noir sur blanc »), où son projet littéraire devient très clair (trop, peut-être). Comme il s'agit de son premier roman, l'auteur a sans doute voulu s'assurer d'être bien compris.

Ce roman est donc important pour tous ceux qui veulent découvrir que les Noirs d'ici ne rêvent pas que d'Afrique, pour ceux qui aiment les bons romans, ou simplement, pour ceux (celles) qui voudraient apprendre « comment faire l'amour avec un Nègre sans se fatiguer » !

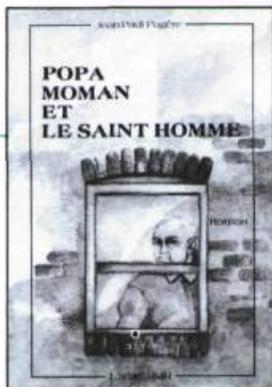
[Gilles PERRON]

une belle journée d'avance

Robert LALONDE

Éditions du Seuil, Paris, 1986, 187 p. (14,95 \$)

Le troisième roman de Robert Lalonde, *Une belle journée d'avance* est un beau livre rempli de poésie et de mystère, qui ressuscite les sortilèges de la nature sauvage et de l'innocente enfance. Le narrateur, en jonglant adroitement avec le temps, raconte à sa femme (« mon amour »), trente-sept ans après, comment il a assisté à sa mise au monde depuis ses limbes et comment il perçoit le commencement de leur propre enfant. S'entremêlent



habilement, marqués par des jalons naturels (« l'aube », « l'avant-midi », « l'après-midi », « la brunante », « la nuit »), les événements d'une journée extraordinaire entrecoupés de remontrances incessantes dans les souvenirs. Ceux-ci reconstituent l'histoire d'un village et de ses habitants, d'un couple surtout, Gertrude et Maurice, qui a donné naissance au narrateur en bravant la « peur, la lâcheté, la violence des familles, le zèle atroce des autres ». Partout se profile une nature magnifique, rutilante et farouche, avec son lac immense, ses champs et ses forêts, ses plages invitantes et ses marais surnois, qui encercle un village dont les habitants recherchent, tout naturellement, l'amour, le bonheur de vivre, le bien-être. Tout près, une réserve indienne (qui rappelle le deuxième roman de l'auteur, *Le Dernier Été des Indiens*) et la magique attirance du Métis, le grand Gilles.

Malgré une focalisation variable et parfois déroutante, le récit est supporté par un style aux accents poétiques, parcouru de phrases souvent brèves, aux limites du réel et de la confidence, mais qui, toutefois, n'atteint pas toujours sa plénitude. Un beau roman, tout de même, qu'il faut lire en rêvant à l'amour...

[Gilles DORION]

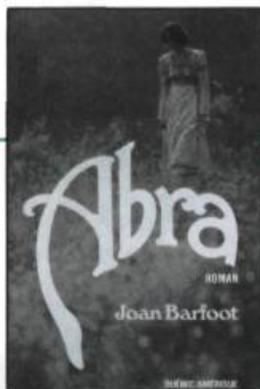
abra

Joan BARFOOT
Québec/Amérique, Montréal, 1985, 269 p.
(« 2 Continents »)

Qui n'a jamais rêvé, au moins une fois dans sa vie, de tout quitter pour vivre seul(e) et en paix? Abra Phillips, mère de famille exemplaire, épouse modèle, a eu ce courage. L'héroïne du roman de Joan Barfoot abandonne les siens, achète une maison de ferme isolée et vit, pendant neuf ans, une existence d'ermite en complète harmonie avec la nature et avec elle-même. Cet équilibre sera cependant rompu par l'arrivée inopinée de Katie, la fille d'Abra. Abra aura à rendre des comptes à cette jeune femme qu'elle a jadis délaissée.

Abra est un roman qui étonne et séduit, tant par la force de ses personnages, la mère et la fille tour à tour alliées et ennemies, que par la délicatesse de l'écriture. Les descriptions sensuelles de la nature, les conversations à la fois tendres et passionnées entre Katie et Abra, restent longtemps présentes à notre mémoire. Surtout, on apprend à aimer et à respecter cette Abra, solitaire forcenée qui ne craint ni le jugement de Dieu ni celui des hommes.

[Caroline BARRETT]



maude et les fantômes

Marcel GODIN
Hexagone, Montréal, 1985, 153 p. (Fictions)

Dans une entrevue qu'il accordait à Jean-Paul Soulié (*la Presse*, 25 janvier 1986), Marcel Godin accuse les éditeurs d'être responsables de la mort de la littérature québécoise parce qu'il leur « faut produire, produire n'importe quoi ». D'abord, la littérature québécoise n'est pas morte; elle se porte relativement bien même si plusieurs auteurs se portent plutôt mal. Tout comme certains éditeurs sans doute. Ensuite, il faut le dire, ce n'est pas avec des romans comme *Maude et les fantômes*, première œuvre de la collection « Fictions » (Hexagone), qu'on amènera le public d'ici à lire des œuvres d'ici. Car le roman de Marcel Godin raconte une histoire d'amour plutôt banale, peu convaincante, peu touchante surtout, tant l'émotion en est absente, entre un homme dans la quarantaine, Paul, le narrateur, et Maude, une jeune écolière de seize ans environ. Cette courte histoire est racontée par analepse puisque « quinze ans ont passé » depuis la fin de cette aventure sentimentale anecdotique où le narrateur a tout de même trouvé le temps d'allumer deux incendies, d'assister impuissant au suicide de son ami et à celui de son frère, sans toutefois parvenir à démasquer l'Homme au Crâne Fendu, un être irréel qui l'épie et qui prend possession du corps de Maude, au pied d'un arbre. Ce que ne réussira pas Dragolini qui mourra (est-ce vraiment un suicide?) avant de s'emparer, tel un véritable dragon, de la belle, obligée dès lors de vivre seule avec ses fantômes (ou avec ceux du narrateur!). Car Paul, le narrateur jaloux, surveille sa petite amie comme un dragon, sa proie, en s'immisçant même dans les souvenirs de Maude comme pour l'empêcher d'être accessible aux autres. Et il a bien failli être condamné, par la cour de justice, pour détournement de mineure.

Bref, voilà un roman peu passionnant qui n'est sûrement pas le meilleur de Marcel Godin qui excelle dans le récit court, comme il l'a déjà prouvé avec *la Cruauté des faibles* et *Confettis*. Signalons une erreur (p. 106) dans les exigences de Maude: la septième condition a été oubliée, et déplorons quelques erreurs typographiques impardonnables même si la langue et le style laissent deviner un écrivain de talent.

[Aurélien BOIVIN]



l'aube de suse

Jean FOREST
Quinze, Montréal, 1985, 203 p. (14,95 \$)

« Je ne connais pas encore ma mère et j'ai bientôt trente ans » (p. 35). C'est sur cette phrase du héros (Christian) que l'œuvre de Forest trouve sa pleine signification, du moins pour les deux premiers tomes, *Nourrice!... Nourrice!...* (1984) et *L'Aube de Suse* (1985), de cette trilogie intitulée *la Mère, le Fils et le Saint-Esprit*. Dans ce second roman, l'auteur nous convie à une histoire d'amour qui, apparemment « vêtue de rose bonbon », se transforme en une sorte de « désordre amoureux ». Marié et père d'une fille, Christian, qui enseigne la littérature à l'université, s'amourache de Suse qui étudie en théâtre. Le héros célèbre « l'aube de Suse » seulement après sept longs mois de fréquentation où elle consent à se donner à lui. Le divorce de Christian, l'exode rural, l'accouchement de Suse et son retour sur le marché du travail sont autant d'événements qui « bouleversent » la vie du couple.

D'un style vif et concis, l'œuvre romanesque empreinte de mythologie grecque, écrite au « je », est linéaire par son action et sa dimension spatio-temporelle. L'auteur a souvent recours à l'ironie comme mode privilégié d'écriture. Les situations sont décrites avec une telle dose d'humour que l'on se surprend parfois à pousser de grands éclats de rire (en particulier la première rencontre, la vie à la campagne...). Déjà présente dans *Nourrice!... Nourrice!...*, la rupture avec la mère est on ne peut plus définitive dans ce livre où Christian se demande: « Est-ce qu'on peut dire le fond de sa pensée à sa mère?... Est-ce que même Oreste?... » (p.39).

L'Aube de Suse fait ressortir la complexité des rapports humains mais, a priori, nul n'a besoin d'être féru de psychanalyse pour tirer profit de la lecture de ce roman qui, somme toute, reste fidèle aux propos tenus précédemment par l'auteur.

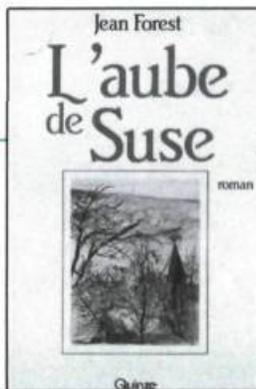
[Dominique COULOMBE]

récits

les images

Louise BOUCHARD
les Herbes rouges, Montréal, 1985, 125 p.

Tout le récit de Louise Bouchard se veut une lettre à Théodore, afin de tromper l'attente d'une réponse à une missive précédente.



NOUVEAUTÉS

Cette lettre, dans son dévoilement progressif, — elle mettra plusieurs mois à l'écrire —, devient une confession troublante, une véritable mise à nu de cette impossibilité d'être soi et d'être une autre alors qu'au bout il n'y a plus rien.

Avec beaucoup de sobriété, elle nous propose une évocation éloquente de la peur en nous fournissant le récit d'une jeune fille obsédée par la crainte d'être dévorée par la folie et habitée d'une attirance intolérable pour la mort.

Au cœur de cette existence cahotique, essentiellement régie par la panique et l'angoisse oscillante entre le passé (réel ou mythique) et le présent, il y a Dorothee. Ou Rose selon les jours. Celle qui ne croit pas à l'immolation d'Isaac sur l'autel et qui tient à l'écart le Chevalier de la Peur. Cette femme réussira à maintenir l'équilibre chez l'héroïne du récit. Planche de salut, seul contact avec l'extérieur, donnant plus qu'elle ne reçoit, elle sera présente jusqu'à l'épuisement. Tant qu'il le faudra.

Sauf qu'un soir, Florence, la voisine d'à côté, qui a à peine seize ans, frappe à la porte. Poursuivie par la mort...

Les *Images* est une narration pareille à une vague qui se soulève sous l'attraction de forces puissantes. Puis se repose. Pour finalement resurgir plus loin. Toujours soumise aux mêmes stimuli. On sent le mouvement de l'océan. Sa densité. Le fond de la mer qui séduit. Le tourbillon qui sape la surface. Et l'éternel recommencement du roulis.

[Dominique CARDIN]

nouvelles

espaces imaginaires 2

Les Imaginoïdes, Trois-Rivières, 1984, 222 p. Anthologie de nouvelles de science-fiction réunies par Jean-Marc Gouanvic (Québec), Stéphane Nicot (France) et illustrées par Réal Campeau

Ce deuxième volume de l'un des projets de science-fiction les plus intéressants et les plus dynamiques à l'heure actuelle fait la preuve que cette anthologie permanente de nouvelles récentes écrites par des francophones vient à son heure: il serait déjà difficile de s'en passer. *Québec français* avait brièvement parlé du premier volume (n° 54, mai 84, p. 17).

Ce deuxième volume est d'une rare qualité. S'y retrouvent dix nouvelles de cinq Québé-

cois et cinq français. Quelques mots sur les nouvelles françaises: le lecteur sera sensible à l'affection pour le pays dans «la Perle du pirate» de Daniel Paris, au fantastique pervers et aux grandes qualités d'écriture de «le Crocodile» de Christian Renard, à la critique sociale de «Ruptures ou la Mort Ménin» de Jean-Pol Rocquet, aux qualités littéraires et formelles de «Rêves de marionnettes» de Michel Lamart, enfin au courant mystique et mythique de «l'Archipel» de Jean-Pierre Planque.

La représentation québécoise de ce deuxième volume d'*Espaces imaginaires* est d'une qualité remarquable. Daniel Sernine fait encore une fois la preuve, avec «la Tête de Walt Umfrey», de ses grandes qualités imaginatives et narratives. On a trop peu l'occasion de lire Pierre Sormany, qui livre ici un conte «d'un beau classicisme», «le "Tyran"»; on ne devrait pas non plus rater l'occasion de lire une nouvelle de Michel Bénil, son «Rosemonde» nous le rappelle par sa douce fantaisie, sa légère mélancolie issue de la rencontre du lieu québécois d'hier et d'ici par excellence, l'île d'Orléans, avec un univers d'ailleurs et de demain. Enfin une nouvelle de chacun des deux nouveaux «piliers» de la SFQ: Jean Barbe avec «Tous des apprentis» et «Aplatir de temps» de Marc Provencher, la meilleure nouvelle de 1985 avec une maîtrise de l'écriture et de l'humour digne des plus grands textes.

En somme, il faut lire *Espaces imaginaires 2* et exiger le 3 dès qu'il paraîtra. On peut se le procurer, entre autres, en écrivant à Jean-Marc Gouanvic, 6990 rue Ernest-Fleury, Trois-Rivières, QC G8Y 5X3.

[Vital GADBOIS]

théâtre

le facteur réalité

René GINGRAS
Leméac, Montréal, 1985, 158 p. (Théâtre)

Dans *le Facteur réalité*, René Gingras pose le problème de la vérité et de l'illusion au théâtre. Fortement influencé par la démarche de Pirandello, l'auteur tente de cerner les rapports qu'entretiennent les spectateurs, les comédiens et les personnages avec la réalité concrète.

Au premier plan, une intrigue amoureuse entre Sybil et Alain se noue et se dénoue autour du souvenir d'Hubert Aquin qui hante l'un et inquiète l'autre. Pendant que Sybil

tente de se plier aux exigences concrètes d'une carrière musicale, Alain s'invente un univers hallucinant qu'il prend pour la réalité. Au milieu de ce couple tiraillé entre le réel et l'imaginaire se glissent deux autres personnages, Manon et Diane, qui, tout en essayant de traquer leur propre réalité, sèment la jalousie et la confusion. Et tous ces éléments du récit dramatique sont regardés, analysés, commentés et même filmés par le maître de cérémonie, André, qui sert à la fois de porte-parole à l'auteur, et de critique pour le spectateur; et tout au long de la pièce, les interventions de ce dernier créeront un effet de distanciation entre le jeu théâtral et la réalité.

Au second plan, les comédiens, qui incarnent des personnages (fictifs ou réels?), réfléchissent sur la cohérence des différents rôles et tentent de justifier la fin de la pièce ou de la modifier.

Où commence la réalité? Où s'arrête la fiction? Et de quelle réalité s'agit-il dans la transposition dramatique? Certes le thème n'est pas nouveau. La question de la réalité théâtrale s'est toujours posée et se posera sans doute encore longtemps. Mais ce qui fait l'originalité de René Gingras, c'est sa façon tout à fait moderne d'aborder le problème, c'est surtout son habileté à intégrer de manière fort efficace les techniques vidéo et la musique aux artifices habituels du théâtre. Et l'importance de ces éléments audio-visuels est si grande dans *le Facteur réalité* que la simple lecture de la pièce ne rend sûrement pas justice à l'auteur. Car si le texte dramatique ne prend jamais toute sa dimension que dans la réalité du spectacle, cela est encore plus vrai quand il s'agit d'une pièce où le non-dit constitue un perpétuel questionnement de ce qui se dit.

[Esther CROFT]

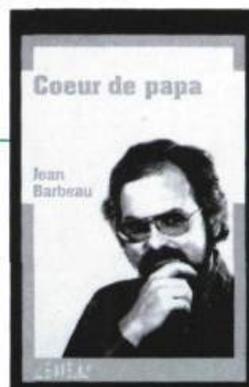
cœur de papa

Jean BARBEAU
Leméac, Montréal, 1986, 158 p. (8,95 \$)

Le comique fait fureur au Québec: Jean Barbeau nous le prouve admirablement bien dans cette pièce créée en 1981 pour un théâtre d'été. Après *Citrouille*, *Manon Lastcall*, *la Vénus d'Emilio* et *les Gars*, il nous plonge, dans *Cœur de papa*, au sein d'une famille bouleversée par la soudaine «crise de paternité» du personnage principal.

Au grand étonnement de sa femme, Paul entreprend de «dévieux» ses enfants, deux

NOUVEAUTÉS



jeunes adultes « farfelus mais sages ». Toutefois, quand il apprend que sa fille s'est mariée en cachette avec un étudiant gauchiste fêru de latin, son naturel conservateur reprend le dessus. Au jeune couple s'allie Juliette, la femme de Paul, transformée en « hippy » d'une tolérance exubérante après avoir fumé de la marijuana, sur les conseils de son époux. Or, notre pauvre en père n'est pas au bout de ses peines car il découvrira la véritable et surprenante identité de son gendre... Heureusement, un « cœur de papa, ça peut en prendre ».

Barbeau a relevé avec brio le risque de renouveler les thèmes classiques du couple et du conflit des générations. À mesure que le père se fait piéger à son propre jeu par les autres personnages, la pièce accélère son tempo, accumulant de façon endiablée les quiproquos, les rebondissements et les jeux de mots savoureux. Plus précisément, la bataille féroce entre Paul et son gendre (mettant au second plan le conflit père-fille annoncé dans le titre) reste un sommet comique auquel il est impossible de résister.

Pendant deux heures, quittez notre production romanesque grise de désespoir et offrez-vous une comédie de mœurs agréable, drôlement bien ficelée et efficace.

[Pierre NADEAU]

le centre d'essai des auteurs dramatiques. 20 ans

[EN COLLABORATION]

VLB éditeur, Montréal, 1985, 319 p.

Ils sont vingt-six sur la photo. Ils posent pour la postérité. Pour la transcendance de l'album. Et pour la permanence. Vingt-six dramaturges, metteurs en scène, hommes et femmes de théâtre. Ils tiennent une banderolle où l'on peut lire : *le Centre d'essai des auteurs dramatiques 1965-1985. 20 ans*. Les nommer serait trop long : Gratien Gélinas, en première ligne, avec Yvette Brind'Amour, en passant par Jean-Pierre Ronfard, Marie Laberge, Jean-Claude Germain au milieu, Robert Gurik à droite, puis Michel Tremblay et Jean Barbeau, à l'arrière, puis tous ces jeunes visages inconnus qui l'encadrent. Les reconnaissez-vous ?

Vingt-six sur la photo. Vingt auteurs à l'intérieur. On ouvre. On lit. Vingt petites pièces, écrites sur commande, centrées sur le thème suivant : VINGT ANS ! Et, là, on retrouve les dramaturges du Québec, par ordre alphabétique d'auteur(e)s. De Michèle

Allen à Gilbert Turp, en passant par Jean Barbeau, Marcel Dubé, René-Daniel Dubois, Marie Laberge, Antonine Maillet, Jovette Marchessault, et ainsi de suite jusqu'à Ricard, Ronfard, Tremblay et Turp. Des pièces amusantes. Le regard de chacun. La poésie de Marchessault. Les répliques de chacun des personnages, à la psychologie et au physique brièvement esquissés, au milieu de décors tantôt simples, tantôt sophistiqués.

Une idée surnage, s'impose peu à peu, comme un dénominateur commun : cet intervalle de vingt ans, après lequel des personnages se retrouvent. Et l'idée de changement : ils ont changé, ils n'ont pas changé. Le pays a changé. N'a pas changé. Tout est à recommencer, comme le suggère avec ironie l'un des fondateurs du C.E.A.D., Robert Gurik par ces voix d'ordinateurs de l'an 2005 : « il n'y a plus un seul théâtre au Québec » (p. 130). Puis un jeune homme, avec une pièce, comme Michel Tremblay, le 23 juillet 1965. « Ça y est, ça recommence ! »

[Alonzo LE BLANC]

la poupée de pélopie

Michel Marc BOUCHARD

Leméac, Montréal, 1985, 84 p.

Pélopia, un nom motivé par la mythologie grecque annonçant, en mise en abyme, le sujet abordé : viol et inceste. Quatre personnages dans le huis clos d'un microcosme familial morbide. Malgré des vellétés de dénonciation, la thèse est pour le moins amphibologique. Deux filles plus ou moins éprises de leur père violeur ; l'une, revenue pour assouvir sa vengeance, se laisse émuoir par la supposée fidélité-fixation de ce dernier, et l'autre, dont le rôle est très fonctionnel (baise-bouffe-lavage-ménage, mais dans quel ordre ?), rêve de l'épouser ! Et chacun, dans ce petit monde merveilleux de Disney, de jouer le martyr de l'autre dans un chassé-croisé de « masos » (ne pas oublier la mère et son chapelet de faux départs). Autres personnages : toutes les poupées que fabrique le père, « la gang des fausses-couches », auxquelles chacun parle le plus naturellement du monde. Pas vraiment du symbolisme, plutôt de l'infantilisme criant.

Élément structurel majeur : le quiproquo et les « reconnaissances ». Tout le suspense repose sur ce retour de Pélopia alias Estelle après quinze ans d'absence et sur le second coup de foudre/tre du père qui ne la reconnaît pas. Le drame bascule régulièrement dans le

mélodrame et parfois dans le grotesque (le personnage de la sœur aînée, Brigitte ; certaines situations) ; le symbolisme primaire (« y'a des taches qui s'effacent pas », l'obsession généralisée des poupées) ; les clichés les plus éculés (l'excuse du père en parlant de sa fille de huit ans : « Quand a m' regardait, a l'attaquait ») ; et les dialogues « cornéliens » du type : Pélopia : « Dis-y pour que tout l'amour qu'y avait pour moi y r'vienne au cœur. Dis-y ! / Brigitte : « Mange d' la mardé ! »

À l'occasion, des passages où affleure l'émotion, où la formulation accroche et séduit, où l'auteur rend justice à son talent ; mais, en général, un sujet non maîtrisé, des personnages plus inconsistants et incohérents qu'ambigus. Moins une brochette de mal baisés qu'une pièce mal foutue.

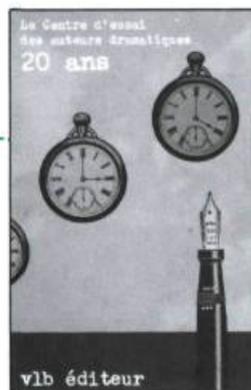
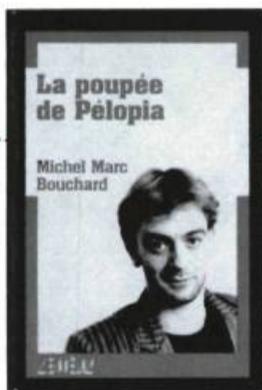
[Gilles GIRARD]

anaïs, dans la queue de la comète

Jovette MARCHESSAULT

la Pleine lune, Montréal, 1985, 182 p.

Dans le prolongement de son œuvre théâtrale vouée à ressusciter la mémoire des femmes ayant marqué l'histoire des lettres et des arts, Jovette Marchessault s'attache au destin d'Anaïs Nin et aux arabesques de son écriture investie surtout dans les quelque quinze mille pages dactylographiées de son *Journal*. La coupe opérée dans ce vaste dévoilement progressif de soi cerne, dans le large éventail de ses relations, les rapports mouvementés unissant cette femme sans frontières à une poignée de personnalités très accentuées. Henry Miller, à « l'appétit de cannibale », « le Rose-Croix de l'excrémentiel », « le grand spéléologue du vagin ». June Miller, sa compagne tourmentée perçue dans le kaléidoscope des regards comme « inspirant le désir ou le mépris », comme une gorgone armée d'un poignard et de vitriol. Le psychiatre autrichien Otto Rank dissertant sur l'art et combattant du fascisme « la surestimation débordante de la vie des instincts ». Un Antonin Artaud acteur, plus énigmatique que nature, évoquant l'amour perdu et « au sommet d'un glissement spirituel ». Au centre de cette configuration à coordonnées variables, dans la fulgurance de « la queue de la comète », une Anaïs Nin partagée dans l'éclatement de ses rôles : « l'analyste, la muse, la mécène, la mère, l'amante et l'artiste. Une multinationale, docteur ! » Sa curiosité passionnée à l'endroit des autres la sollicite et la dispute à sa vocation d'écrivaine absorbée par l'élaboration de son *Journal*, métonymie symbolique



NOUVEAUTÉS

centrale dans la pièce. Le questionnement s'articule autour de cette quête d'identité par la médiation d'une écriture souveraine, « quête de la connaissance et de l'illumination! » « Faire reculer un peu, un tout petit peu, le néant », conjurer ses obsessions et la peur de la mort par l'investissement de tout son être dans un art réconcilié avec la vie, l'exigence démesurée de se dire dans le déploiement des mots. Toutes les discussions pivotent autour de cet axe.

Cette démarche ne va pas sans entretenir le mythe romantique de l'écrivain-seul-écorché-par-la-vie, -incompris-dans-un-monde-hostile-et-vampirique. Mais, ce métatexte interroge aussi avec brio la genèse de la création artistique, la qualité de l'écriture, sa finalité, l'authenticité ou l'imposture animant son mobile. Un texte où les mots en combustion se donnent en spectacle, où l'être s'emploie à son propre décodage et à son épihanie par la théâtralisation de la parole.

[Gilles GIRARD]

ici reposent en paix

Jacques DUCHESNE

Leméac, Montréal, 1985, 129 [1] p. (Théâtre)

Cette pièce, présentée pour la première fois en 1963 par le Théâtre Parabole, n'a rien perdu de son actualité. Il s'agit d'un texte fantastique au croisement de l'ironie et de l'absurde.

Rosaire et Charly découvrent fortuitement sous une pierre tombale le monde des morts. Le premier y renvoie son épouse défunte entourée de personnages loufoques: prêtre, gouverneur, homme d'affaires, comédien, séducteur, vieilles filles... personnages formant une microsociété du village de Saint-Alphonse. Ce petit monde les attire. Pourquoi ne pas séjourner parmi eux? L'enjeu: un crime. Mais on ne demeure en ce lieu des morts qu'au détriment de la vie. Retournant au village, les deux compères s'accusent de leur crime et insistent pour être pendus. La scène du procès est savoureuse. Le retour au sous-sol marque une désillusion. Il n'y a pas de paradis. Les deux mondes se renvoient la même image.

Le style est vif et simple. L'auteur utilise le parler franc et imagé des campagnards québécois, accentuant ainsi la saccade des dialogues. Les personnages s'interrompent les uns les autres dans une suite d'idées souvent décousues, ce qui a pour effet d'intensifier la solitude des personnages. Solitude engendrée par l'aliénation de l'homme par l'homme, par

cette incessante recherche du pouvoir inscrite dans l'idéologie, cléricale, politique ou économique. Le cri de Charly est une protestation contre l'empire incessant du monde des idées qui n'est rien sans le support des sens et de la matière. C'est pourquoi le comédien aura le dernier mot. Se jouant du monde, il le fera exploser: « À bas les pouvoirs! À bas la mort! » Il faut tout recommencer.

[Denis GOULET]

histoires de fantômes, l'âge d'or, grandir

Francine TOUGAS

Leméac, Montréal, 1985, 136 p. (Théâtre)

Sous le titre *Fantômes, l'Âge d'or, Grandir*, Francine Tougas présente un recueil de trois monologues d'inégale valeur autour de trois thèmes chers à la littérature féminine: la relation amoureuse, le vieillissement et le rapport à l'enfance.

Dans un premier temps, les fantômes défilent; en textes et en chansons, l'auteure décrit avec humour et sans pudeur « tout ce que tu fais dans ta tête au lieu de le faire pour vrai »: les attirances inavouées, les frustrations refoulées, les colères inexprimées, les ébats non consommés, bref tout ce à quoi rêvent bien des femmes sans jamais oser le demander. Parmi les trois pièces de Francine Tougas, c'est sans doute la mieux structurée, la plus audacieuse, celle où la révélation intime rejoint le mieux une certaine universalité.

L'Âge d'or, par contre, ne manque pas de décevoir par son développement quelque peu étriqué. En effet, le thème du vieillissement, de la peur de la solitude, de la folie ne semble qu'amorcé dans cette pièce. Pourtant, l'intention de départ était séduisante; vivre de l'intérieur le personnage d'une vieille folle pour mieux ressentir sa déchéance et par là même s'en libérer. Malheureusement, le résultat obtenu laisse une trop nette impression d'inachevé.

Enfin, le dernier monologue, *Grandir*, est consacré à l'enfance, revue et corrigée par et dans le regard maternel. D'où émerveillement, tendresse, mais aussi redécouverte de certaines peurs, de certaines joies, remise en question fondamentale des habitudes, des valeurs et des différents choix de vie. Sur un ton de confiance sans artifice, Francine Tougas trouve ici ses meilleurs accents de vérité. Trop, peut-être. Car en certains passages, le monologue se rapproche davantage du journal intime que du texte de théâtre.

[Esther CROFT]

poésie

des jours où il faut parler

Côme LACHAPELLE

Écrits des Forges, Trois-Rivières, 1985, 66 p.

L'écriture poétique de Côme Lachapelle appartient à l'école descriptive, écriture qui comble le vide, télégraphie du réel en phrases coupées mais non hachurées, phrases qui se soudent par pains de paragraphes, écriture qui attend l'inédit et s'attarde à la quotidieneté. Une poésie qui se lit bien, teintée d'inspiration comme la vie contemporaine, où peut cependant tout arriver. L'invasion de soi, du réel et qui sait, de l'amour, car le désir reste toujours dans la marge du texte. Il spirale autour du mot et du regret.

[André GAULIN]

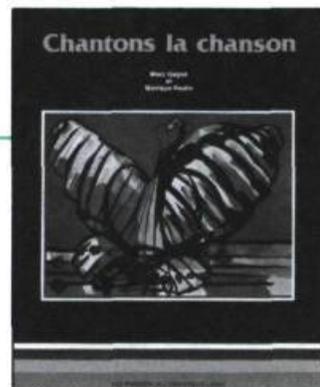
chantons la chanson

Marc GAGNÉ et Monique POULIN

P.U.L., Québec, 1985, 398 p.

Édités dans la très belle collection « Ethnologie de l'Amérique française » dirigée par Jean-Claude Dupont, les deux auteurs qui ont sillonné la Beauce nous donnent ici 43 chansons et 11 reels ou giges. Y paraissent, entre autres, les chansons dans « C'est dans la Nouvelle-France » (disque Tamanoir) de Marc Gagné. On est étonné par la richesse du répertoire, sa gauloiserie qui dérange nos idées reçues sur la vie culturelle d'autrefois, la richesse du raccourci de texte chansonnier, la qualité de la musique, la variété et l'intérêt de l'interprétation puisque le livre est complété par trois cassettes. Les professeurs trouveront ici un instrument scientifique d'analyse de chansons traditionnelles: les auteurs ont appliqué avec rigueur la méthode textologique et livrent ainsi à la fois des textes littéraires, des versions musicales et des données intertextuelles sûrs. Mais le profane y trouvera aussi largement son profit: l'établissement d'un monde traditionnel aimant la vie, l'amour, la bonne chère, toutes qualités françaises implantées sur les bords de la Chaudière et dans les hauteurs

NOUVEAUTÉS



est et ouest du beau pays de Beauce. Un livre qui rappelle *le Rossignol y chante* de Marius Barbeau où les chercheurs n'oublient pas leur état de naissance en donnant leur place aux informateurs beaucerons.

[André GAULIN]

lumières

France MONGEAU
NBJ 171, Montréal, 1976, 30 p.
Coll. Auteur/e. (4,00 \$)

Cette première publication de France Mongeau, remarquable au plan graphique, l'est tout autant au niveau du contenu. D'un côté, il y a la mer, une mer de glaces et de vagues, tout à la fois, soulevée de désirs mais qui se retire lorsqu'ils sont près d'être assouvis; d'autre part, c'est la plaine, balayée par les vents et enveloppée par les brumes. Chacun de ces lieux est habité par une femme qui tente, comme la plaine essaie de rejoindre la mer afin de s'y fondre, de se rapprocher l'une de l'autre. Vécue sur le mode onirique, cette «marche à l'amour» est assurée par une narration efficace faite de phrases découpées en très petites unités qui donnent au texte un rythme syncopé où tous les éléments prennent de la valeur. *Lumières* de France Mongeau est comme autant d'éclats d'un corps habité de désirs.

[Roger CHAMBERLAND]

madeleine de janvier à septembre

Louise WARREN
Triptyque, [Montréal], [1985], 50 p.

Il y a quelque chose de fascinant dans cette plaquette de Louise Warren: une relation homme femme singulière marquée par le silence et le geste jamais tout à fait réalisé mais perpétuellement anticipé, désiré. Écrit sous la forme d'un journal mais un journal qui aurait ceci de particulier: c'est qu'il est scandé par l'événement plutôt que par le temps. Rien ne se passe d'extraordinaire si ce n'est que tout est senti, perçu et vécu dans l'espace fragile du « choc amoureux ». Texte d'une rare sensibilité, *Madeleine de janvier à septembre* fait s'agiter des passions endormies.

[Roger CHAMBERLAND]

la peau du cœur et son opéra

suivi de *solitude*
Jean-Paul DAOUST
Éditions du Noroît, Saint-Lambert, 1985, 82 p.

Comme autant d'instantanés d'une condition amoureuse homosexuelle, les trois actes de l'Opéra « la Peau du cœur » constituent le journal d'une passion. Des phrases brèves, fortement évocatrices, résument ces moments dans un passé idyllique. Le nouvel amant parvient à tout effacer des amours passées et à s'imposer comme la seule figure immémoriale. Cette ferveur s'éteint brusquement et le poète est retourné à sa « solitude », la deuxième partie. Les soixante strophes scandent « la solitude » inlassablement et en définissent les décors aléatoires et les vicissitudes. Le ton atteint parfois au mélodrame et contraste terriblement avec les textes euphoriques du début. Il y a chez Jean-Paul Daoust une facture néo-romantique doublée d'un érotisme discret qui renouvelle le discours amoureux.

[Roger CHAMBERLAND]

essais

en quête du roman gothique québécois 1837-1860. Tradition littéraire et imaginaire romanesque

Michel LORD
Centre de recherche en littérature québécoise
Québec, université Laval, 1985,
155 p. (Essais) (5,00 \$)

Dans cette thèse sur les premières productions romanesques québécoises, Michel Lord s'est attaché à un genre bien particulier: le roman gothique. Ce type de fiction, également appelé roman noir (dont le prototype reste *le Château d'Otrante* d'Horace Walpole), est ainsi caractérisé par l'auteur: « une sorte de comédie romanesque mais où la structure narrative (soit les codes traditionnels du discours romanesque) sert à soutenir une série d'actions éprouvantes et terrifiantes » (p. 17).

Le travail de Lord consiste à montrer comment, d'Aubert de Gaspé fils à Éraсте d'Orsonnens, en passant par François-Réal Angers, Pierre-Georges Boucher de Boucherville, Joseph Doutre et Eugène L'Écuyer, tout un pan de la littérature québécoise naissante (jusqu'à 1860) s'inscrit dans une tradition romantique anglaise. La perspective est nou-

velle. On avait plutôt tendance à regarder du côté de la France et la fameuse Préface de Doutre aux *Fiancés de 1812*, n'est pas étrangère à cette habitude. Lord procède autrement. Il aborde le corpus sous l'angle de l'« analyse symbolique interne », l'accent étant mis sur l'archétypologie du décor et des personnages, dans l'esprit des travaux de Gilbert Durand, Charles Baudouin, Gaston Bachelard... La démonstration s'articule autour des trois entités archétypiques de ces récits: « le héros quêteur », « le vilain » et « la victime ». Si ce n'est de l'élimination de deux titres d'Henri-Émile Chevalier, sous prétexte que l'auteur n'était pas pure-laine, l'étude de Lord témoigne d'une parfaite connaissance du corpus et d'une méthodologie fort bien maîtrisée. L'auteur parvient même à intégrer des catégories limites comme « le héros banalisé » de *l'Influence d'un livre*, qui ne semblerait pas a priori relever du gothique (je soupçonne pour ma part Aubert de Gaspé fils d'avoir commis dans ce livre, — peut-être à son insu, — la première parodie québécoise du roman noir). Les réflexions finales sur l'usure du genre gothique vers les années 1860, alors que se creuse inéluctablement « le sillon terroriste », ne manquent pas de justesse: « un nouveau courant "fantastique" ne devait réapparaître que cent ans plus tard ». 1837-1860: une époque à relire d'un œil nouveau.

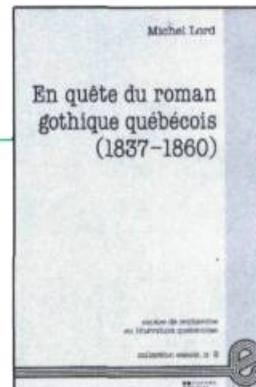
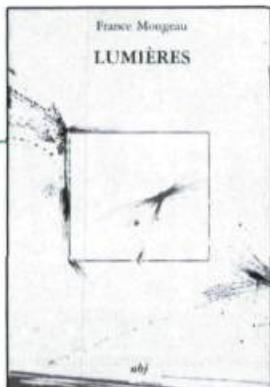
[Bernard ANDRÉS]

le roman québécois, reflet d'une société

Monique LAFORTUNE
Mondia, Laval, 1985, 333 p.

Plus qu'une analyse et une synthèse du roman québécois depuis ses origines, cette étude, qui s'inspire à la fois de la sociologie et du contexte historique des ouvrages publiés, présente une vue d'ensemble de l'évolution de la société québécoise à travers celle de son roman.

C'est dans trois parties bien distinctes que l'auteure couvre la totalité du roman québécois. Après avoir examiné l'idéologie de conservation qui s'est échelonnée sur presque un siècle (1840-1930), on passe à la « période des mutations » (1930-1960) identifiée surtout à l'essor explosif de l'industrialisation, pour enfin aboutir à la troisième partie dite « période moderne » (1960-1985), qui dégage les principales tendances du roman québécois contemporain. Les quatrième et cinquième parties se réfèrent avant tout à un souci



NOUVEAUTÉS

franchement pédagogique. De là les principales données de l'analyse structurale du roman et aussi des suggestions d'activités scolaires inspirées des grandes orientations de l'évolution du roman québécois.

Il faut verser au crédit de l'auteur une préoccupation constante d'ordre pédagogique. Les nombreux tableaux, les synthèses claires et bien structurées de même que la pertinence dans le choix des œuvres retenues favorisent sans contredire une vision globale du roman d'ici. Même si cet ouvrage est d'abord composé pour permettre aux cégépiens d'établir des correspondances avec le réel québécois au moyen du roman, il pourrait servir efficacement à d'autres niveaux scolaires, voire intéresser le simple lecteur soucieux de saisir intelligemment les rapports entre l'histoire et l'écriture romanesque au Québec.

[Yvon BELLEMARE]

punctuations I, II, III

Jean-Marc LEMELIN
Éditions Punctuations, Montréal,
1985, 177 p., 205 p., 201 p.

Jean-Marie Lemelin a fait paraître, à quelques mois d'intervalle, les trois premiers tomes d'un ensemble qui devrait en compter quatre. Il s'agit d'une véritable entreprise de déconstruction du sens auquel s'adjoignent l'étude en sociologie institutionnelle et la pragmatique du texte. Ces champs de savoir se condensent ici en une appellation succincte, la «pragmatisation»: une méthodologie éclectique applicable dans n'importe quel phénomène de représentation, mieux, de l'activité humaine.

Dans le premier tome, au texte publié tête-bêche, *la Grammaire du pouvoir/le Pouvoir de la grammaire* (écrit en collaboration avec O'Neil Coulombe) dans lequel l'auteur examine, d'une part, les conditions d'émergence, d'exercice, et de reproduction de toute forme de pouvoirs institutionnels; d'autre part, les deux auteurs procèdent à une «opération scriptolectorale» par l'analyse d'*Angéline de Montbrun*, roman de Laure Conan. Dans le deuxième tome, *la Signature du spectacle*, Lemelin esquisse une schématisation fort complexe des rapports existant entre «l'art et l'économie, entre le marché et l'échange, entre la circulation et la communication». Plus de 600 références fondent le texte qui acquiert ici une très grande densité. L'auteur démontre, confronte, juxtapose; jamais il ne cerne de près un concept mais, au contraire, il le «travaille» en fonction de

tous les concepts qui, de près ou de loin, en assurent l'irrigation.

Finalement, *la Puissance du sens*, le troisième volume, est sous-titré «Pour une théorie du langage». Lemelin y accuse un débordement théorique qui, voulant éviter la définition restrictive, ne parvient pas à éviter à maintes occasions un certain dogmatisme. Cette assise théorique est utilisée dans l'étude de quatre romans québécois (*l'Influence d'un livre*, de P. A. de Gaspé (fils), *la Scouine* d'Albert Laberge, *les Demi-civilisés* de Jean-Charles Harvey et *Marie-Didace* de Germaine Guèvremont) bien que l'auteur, en question préalable, prévienne qu'il s'intéresse à l'objet-livre uniquement. Donc, toute cette architecture théorique devient quasi inutilisable et nous renvoie encore à la (dé)monstration théorique.

[Roger CHAMBERLAND]

la peur du grand amour

Louise POISSANT
Libre Expression, Montréal,
1986, 220 p. (14,95\$)

L'exploration des peurs que l'homme et la femme nourrissent à l'égard de l'amour forme pour l'essentiel cette étude qui reprend et tente de pousser plus loin plusieurs analyses soulignant la difficulté de découvrir un grand amour et de le vivre.

Les cinq parties de cet essai exposent un éventail impressionnant des éléments concernant l'amour. Dans une première perspective, il est parfois amusant d'observer les grands modèles amoureux qui se partagent entre l'amour impossible et la passion infernale en n'oubliant pas les Casanova ou les Don Quichotte. Ces types d'amour, qui servent de référence, amènent l'auteur, dans un second temps, à des considérations plus brèves et d'allure plus générale formant une espèce d'assise pour les chapitres suivants orientés directement sur les peurs qu'engendre l'amour. «Le syndrome du Prince Charmant» et «le complexe de la Belle Hélène» essaient en effet de saisir dans leur totalité le jeu de recouvrement et de dévoilement des peurs de l'amour que connaissent les hommes et les femmes.

La clarté de l'analyse et le choix pertinent des exemples retenus permettent une lecture passionnante et favorisent en même temps une sorte d'interrogation face à l'ivresse du grand amour.

[Yvon BELLEMARE]

pédagogie

livres en langue française pour les jeunes
Hélène CHARBONNEAU
Bibliothèque municipale de Montréal,
1985, 382 p. (35,00 \$)

Hélène Charbonneau a fait un travail remarquable en préparant cette sélection de livres en langue française pour des jeunes. Composée d'ouvrages parus avant 1984, cette liste s'avère un instrument précieux pour des professionnels ou des enseignants qui veulent organiser une bibliothèque et en assurer le développement.

Cet excellent outil de travail, riche de 4 240 notices réparties en deux grands groupes — le documentaire et la fiction — est facile à consulter et contient cinq index très utiles quand il s'agit de faire des choix pertinents pour une bibliothèque scolaire.

Bien que la très grande majorité des livres sélectionnés provienne de pays francophones étrangers, une attention toute particulière a été donnée aux œuvres de chez nous. On retrouve dans la liste la plupart des titres d'albums québécois publiés au cours de la dernière décennie.

Basée sur des critères de sélection reconnus par la Centrale des bibliothèques, cette liste fournit un certain nombre d'éléments de base pouvant alimenter des discussions riches et profitables lors des achats de livres pour les bibliothèques de nos écoles.

[Aline DESROCHERS-BRAZEAU]

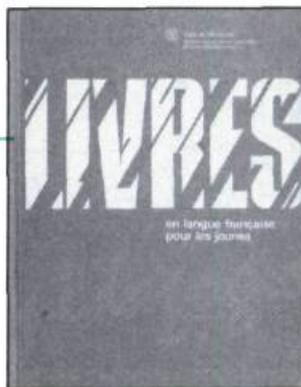
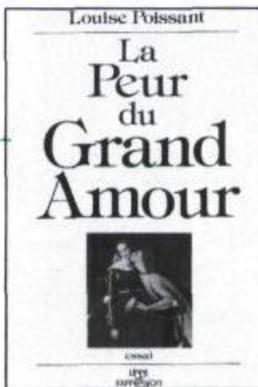
revues

enjeux

Revue de didactique du français
Namur (Belgique), Centre d'études et
de documentation pour l'enseignement
du français, n° 8 (hiver 1985), 128 p.

Malgré un rythme de parution assez lent, *Enjeux* réussit à garder vivant l'intérêt de ses lecteurs par un choix d'articles toujours judicieux. Le numéro 8 ne fait pas exception à la règle et, tout en présentant des textes d'actualité pour la Belgique (des réactions à un «Code de terminologie grammaticale» proposé par le ministère de l'Éducation nationale et les résultats d'une enquête sur le

NOUVEAUTÉS



français dans l'enseignement technique catholique), il contient d'intéressants articles sur l'oral et ses rapports à l'écrit.

Sans passer sous silence l'article sur l'oral au primaire de Jean-Marie Doutré (Univ. de Sherbrooke) que les lecteurs québécois pourront avoir lu dans *Liaisons* de mars 1985, il me paraît opportun de retenir de ce numéro deux textes que les lecteurs de *Québec français* liraient sans doute avec intérêt.

Il s'agit d'abord d'un article de Dominique Lafontaine qui présente et commente les résultats d'une « enquête auprès d'enseignants » sur la distinction des caractéristiques respectives de l'oral et de l'écrit. On y analyse, sous divers angles, « le poids de la confusion oral/écrit avec le registre de langue », ce qui donne lieu à d'intéressantes distinctions dont la portée didactique est certaine.

Dans le second texte, Thierry Hulhoven et Charles Franken exposent un type de pratique didactique qu'ils appellent « variations d'écriture » et qu'ils décrivent en suivant les différentes étapes d'une leçon type. Il s'agit pour l'élève de travailler sur la grammaire en jouant en même temps sur le contexte, la situation d'énonciation, les registres de langue, donc de prendre conscience des enjeux non seulement linguistiques, mais aussi sociaux de ses apprentissages.

[Jean-Claude GAGNON]

pratiques

« Les écrits non fictionnels »
N° 48 (décembre 1985), 118 p.

Outre une étude de Marceline Laparra sur les écrits non fictionnels dans des manuels utilisés en France et un article d'Yves Reuter qui prolonge ses études sur l'objet-livre par un arrêt sur « la Quatrième de couverture », ce numéro présente des réflexions et des pistes concrètes qui ne manqueront pas d'intéresser les enseignants québécois.

Claudine Garcia-Debanç montre d'abord comment il est possible d'initier les enfants à la prise de notes dès le primaire (9-11 ans) en présentant la chose comme une activité ludique et en impliquant les enfants dans le développement de cette habileté, y compris dans la précision des critères d'évaluation. L'article se termine par un intéressant tableau didactique relevant les difficultés observées chez les enfants, ainsi que les objectifs et les activités à utiliser pour faire apprendre à prendre des notes à la fin du primaire et au secondaire.

Bernard Delforce, rend compte ensuite d'une expérience d'enseignement qui l'a amené à considérer la dissertation comme un objet langagier. Ici encore, on part d'une analyse des difficultés éprouvées par les apprenants pour aborder la dissertation comme un écrit fonctionnel en situation scolaire. Il ne s'agit pas de redonner à l'exercice traditionnel le statut qu'il a perdu, mais de le redéfinir à la fois comme « texte » et comme « discours » pour en faire une activité d'apprentissage efficace dans le contexte des approches didactiques actuelles. On arrive à une typologie (modèles polémique, problématique et thématique) qui paraît fort pertinente pour la fin du secondaire et le collégial, du secondaire et le collégial.

Bien qu'il s'agisse d'une hypothèse de progression pour l'apprentissage de l'acte de résumer au secondaire, l'article de Jean-Paul Laurent s'achève lui aussi, après une étude des composantes de cet exercice, sur une liste de propositions concrètes qui s'offrent presque directement à l'expérimentation en classe.

Le numéro se termine par un article de Christine Montecot et Marguerite Rochette qui rendent compte avec finesse et précision d'une expérience d'apprentissage de la communication écrite réalisée au moyen de la production d'un « reportage-enquête ». On y trouve un ensemble fort détaillé de moyens concrets.

[Jean-Claude GAGNON]

1980-1985. l'ex-jeune théâtre dans de nouvelles voies
jeu, # 36 cahiers de théâtre (1985-3), 310 p.

Pour son 36^e numéro, l'équipe des *Cahiers de théâtre Jeu* se penche sur le théâtre des années 1980 à 1985: où en est l'ex-jeune théâtre? Dans son avant-propos, le responsable et l'initiateur de ce numéro thématique, Jean-Luc Denis, explique la problématique et en cerne les limites. D'une part, il avoue combien il est dangereux de se pencher sur un phénomène récent: sans recul, sans perspective, la vision ne peut être qu'intuitive. D'autre part, les auteurs qui collaborent à la revue n'ont pas les mêmes critères d'appréciation. Aussi, il souligne qu'il faut comprendre ces critiques comme autant de points de vue dont l'utilité est de permettre un questionnement.

Finalement, il précise les contours de ce que *Jeu* appelle « le Jeune Théâtre »: « [...] compagnies professionnelles de théâtre non institutionnel, qui manifest[ent] une certaine continuité et dont les interventions [sont] régulières, qui [font] du théâtre de création et de recherche pour adultes » (p. 9), et nomme avec regret les événements dont il aurait fallu parler pour être complet: la performance, la nouvelle danse, le courant post-moderne.

Fidèle à sa philosophie, *Jeu* donne la parole aux théoriciens et aux praticiens du théâtre, ce qui donne lieu à une confrontation enrichissante pour le lecteur. Quels changements majeurs sont survenus au cours des cinq dernières années? On constate tout d'abord la disposition du théâtre « engagé ». Les grandes causes ont été remplacées par une recherche d'esthétique qui crée non seulement un morcellement de la pratique théâtrale mais aussi une surspécialisation de chacune de ses composantes.

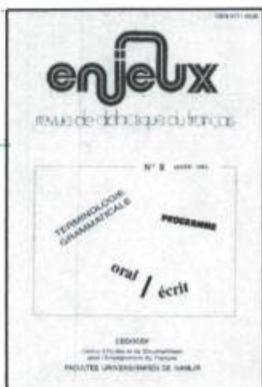
Par ailleurs, on note des problèmes péculiers généralisés qui obligent les troupes à privilégier les considérations économiques au détriment d'une mission. L'accent est davantage mis sur le divertissement. On observe, pour finir, un désenchantement à l'égard de la régionalisation. L'intérêt s'est déplacé aux courants étrangers. Regard-bilan sur les tendances actuelles de plus de trente troupes non institutionnelles du Québec, *Jeu* # 36 est un outil de réflexion et de synthèse exemplaire pour tous ceux que le théâtre québécois contemporain intéresse.

[Isabelle CLERC]

monographie

un québécois bien tranquille
Roger LE MOINE
Les Éditions La Liberté, Québec,
1985, 187 p. III.

Lorsqu'elles sont bien faites, les monographies peuvent rendre de précieux services aux chercheurs et à tous ceux qui veulent se documenter sur un sujet précis. Celle de Roger Le Moine, consacrée à son grand-oncle James McPherson Le Moine (1825-1912), *Un Québécois bien tranquille*, fourmille de renseignements inédits sur ce témoin privilégié de la vie québécoise d'antan. Cet « ancêtre », considéré comme un simple



NOUVEAUTÉS

artisan de la plume, a longtemps été négligé, à la fois par les historiens, qui le classaient parmi les « archéologues », et les spécialistes de la littérature, qui le percevaient comme un amateur des belles-lettres, sans plus.

L'étude s'ouvre sur la biographie de ce personnage bien connu (« Une existence exceptionnelle ») de la bourgeoisie de la Vieille Capitale dans la deuxième moitié du XIX^e siècle. L'auteur présente l'œuvre volumineuse de ce polygraphe bilingue dans le chapitre suivant, « l'Historien et le Littérateur ». Ensuite, il étudie « le Voyageur et le Naturaliste », deux volets complémentaires du prosateur prolifique. Propriétaire bien en vue de *Spencer Grange*, auteur de sept tomes des *Maples Leaves*, ce littérateur, qui « ne maîtrise ni l'une ni l'autre des deux langues » réussit à publier au delà d'une centaine d'articles, portant sur les environs de la ville de Québec, sur la petite histoire et sur la flore et la faune québécoises. Roger Le Moine complète sa monographie en dressant une imposante bibliographie des écrits de son grand-oncle.

Avant de rédiger son ouvrage, l'auteur a parcouru des fonds d'archives privées et publiques et il a eu accès à des papiers appartenant à la famille Le Moine. L'inclusion d'une chronologie détaillée et d'un index des noms facilite la consultation de cette étude qui sera suivie, semble-t-il, d'une autre publication : les « mémoires » de Sir James.

[Kenneth LANDRY]

bibliographies

cultures et sociétés autochtones du québec
Richard DOMINIQUE et J.-G. DESCHÈNES
I.Q.R.C. Québec, 1985, 221 p.

la voix des autres

Rémi SAVARD
l'Hexagone, Montréal, 1985, 344 p.

Voilà deux beaux livres sur les Indiens. Dans le premier cas, il s'agit d'une bibliographie critique. En plus d'y trouver une source de références nombreuses, l'ouvrage permet de faire le point sur la question autochtone du Québec, historique et actuelle. On croyait savoir beaucoup... mais cela est partiel et poussiéreux. Le préfacer Jean-Jacques Simard voit dans ce livre le signe d'une nouvelle ouverture à l'endroit de la « première question nationale ». Cette question

a toujours préoccupé Rémi Savard qui analyse ici une œuvre algonquaine classique. L'auteur anthropologue veut saisir sans interférences « la Voix des autres » et dénonce à sa manière le contexte colonial d'une représentation de la culture d'avant les conquêtes.

[André GAULIN]

bibliographie analytique d'yves thériault

Denis CARRIER
CRELIQ, université Laval, 1985, 327 p.
(Collection « Bibliographies ») (12\$)

Premier ouvrage de la collection « Bibliographies » du Centre de recherche en littérature québécoise (université Laval), la *Bibliographie analytique d'Yves Thériault* de Denis Carrier est un modèle du genre. Certes, il faut être téméraire pour entreprendre un tel travail sur l'écrivain québécois le plus prolifique sans doute, et Denis Carrier a su relever le défi avec brio. Son ouvrage se divise en deux parties : « I. Œuvres d'Yves Thériault » et « II. Études sur Yves Thériault ». Dans la première, on trouve, outre la description de l'important fonds d'archives que l'écrivain, né à Québec en 1915, a légué à la Bibliothèque nationale (division des manuscrits), quelques mois avant sa mort survenue en 1983, la description bibliographique de tous les imprimés de Thériault, depuis les livres et les articles de périodiques jusqu'aux textes radiophoniques et télévisuels, sans oublier les entrevues, les tables rondes, les conférences, la discographie et la filmographie. Toute cette partie est clairement et rigoureusement présentée, selon une méthode qui s'inspire des travaux que poursuit l'équipe du DOLQ, depuis une dizaine d'années. La deuxième partie, tout aussi rigoureuse, fournit la liste par genres de tout ce qui s'est écrit sur Thériault, depuis les bio-bibliographies inédites, les livres et chapitres de volumes, les thèses jusqu'aux articles de périodiques et aux simples comptes rendus, regroupés par œuvres de l'écrivain selon l'ordre chronologique de leur parution. Un bref résumé accompagne chaque titre répertorié dans cet ouvrage magistral. Voilà un ouvrage capital pour quiconque veut entreprendre une étude sur Thériault ! Voilà un ouvrage qui devrait servir de modèle à d'autres chercheurs et les stimuler ! À quand une publication semblable sur Anne Hébert, Marie-Claire Blais, Michel Tremblay, André Major, Victor-Lévy Beaulieu ?...

[Aurélien BOIVIN]

biographie

marie gérin-lajoie. De mère en fille, la cause des femmes
Hélène PELLETIER-BAILLARGEON
Boréal Express, Montréal, 1985, 382 p.

À trente-trois ans, Marie Gérin-Lajoie réalise enfin son rêve : la fondation d'un regroupement féminin voué à l'action sociale. L'Institut Notre-Dame du Bon-Conseil voit ainsi le jour en 1923, malgré les multiples restrictions que le clergé avait fait peser sur ce projet. Ces Sœurs pas ordinaires, dans leur costume de petites veuves, travailleront à secourir les familles défavorisées et à mettre sur pied de multiples œuvres, en compagnie de femmes laïques auxquelles elles offriront formation et support. Marie et ses compagnes inaugurent ensuite leur École d'action sociale (1931) qui servira de modèle à la première École universitaire de service social au Québec, érigée dix ans plus tard, sous la direction d'un homme, comme il se doit... l'abbé Desmarais.

En racontant la vie de cette femme aussi énergique qu'avant-gardiste — la première bachelière francophone au Québec — Hélène Pelletier-Baillargeon nous invite à connaître la personnalité de Marie ainsi que les penseurs et penseuses qui l'ont influencée. Nous nous attachons aussi aux réalisations de la famille vraiment exceptionnelle de l'héroïne : son grand-père, Antoine Gérin-Lajoie, était écrivain et patriote ; son frère, Léon Gérin, fut l'un de nos premiers sociologues et sa tante, Justine Lacoste-Beaubien, a fondé l'hôpital Sainte-Justine. Mais ce qui fait surtout plaisir, en lisant cette biographie, c'est de voir la profonde amitié et la connivence qui relient Marie et sa mère. Marie Lacoste Gérin-Lajoie était journaliste (fondatrice de *la Bonne Parole*) et présidente de la Fédération nationale Saint-Jean-Baptiste, c'est-à-dire une militante qui s'est battue avec « l'énergie du désespoir » pour tenter d'obtenir le suffrage féminin en 1922. Face à l'obstruction cléricale, on voit la cause des femmes prendre d'autres voies, multiples, grâce au relais mère-fille.

Marie Gérin-Lajoie est un livre à la fois reposant, tant il est bien écrit, et stimulant en ces années quatre-vingt où il nous faut défendre les acquis sociaux.

[Marie-Josée des RIVIÈRES]

NOUVEAUTÉS

